

# Ramuntcho

20 Juillet 1944. Depuis plus d'un an que ce groupe de jeunes rongait son frein à Mens, le temps de l'action est enfin venu. Des armes sont tombées du ciel, un camp d'entraînement a été organisé sur les pentes du Châtel, puis l'ordre tant espéré est arrivé : direction cette fameuse République libre du Vercors qui les fait rêver. Mais avant, petit arrêt à Mens, le temps de prendre un peu de linge, quelques vivres, et d'embrasser les parents. Au moment de repartir, trois nouveaux venus rejoignent le groupe.

L'un d'eux a choisi de s'appeler Ramuntcho. Il a mis dans ce nom tous ses rêves d'aventures : le contrebandier de Pierre Loti sera son modèle. Cela faisait longtemps qu'il y pensait : sur cette photo, vous le voyez en uniforme du 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins, parce qu'il s'était engagé pour trois ans, en 1941. Mais la France n'était plus officiellement en guerre. Son engagement s'est terminé il y a six mois, sans qu'il ait combattu.

Mais aujourd'hui, voir tous ses camarades partir pour le Vercors sans lui, ce n'était juste pas possible. Ils sont un peu plus d'une vingtaine et, pour la plupart, il les connaît depuis l'enfance. À part quelques cadres plus âgés, ils ont tous entre 19 et 23 ans. Ramuntcho lui, est né le 17 octobre 1921. Dans trois jours, il sera mort.



Un objectif leur a été assigné : le Pas de l'Aiguille, au-dessus de Chichilianne. Il y a bien quelques rumeurs de combats, mais ils ne savent pas encore que les Allemands ont lancé leur grande offensive, pour en finir avec les maquis du Vercors. Garder le Pas de l'Aiguille ne semble pas si difficile : le chemin d'accès côté Trièves est raide et exposé. Au besoin, il suffira d'un tas de pierres à écrouler pour renvoyer les ennemis en bas.

Samedi 22 : première mission. Ramuntcho accompagne Jules à Pré-Grandu pour ramener un nouveau chargement de mulet. Jules, qui a déjà fait le voyage hier, connaît le chemin. Ils partent tôt, et malgré une attaque de chasseurs-bombardiers allemands vers la Grande Cabane, ils sont de retour vers 15h avec le mulet lourdement chargé, et un message pour leurs chefs.

Mauvaise nouvelle. Les Allemands ont débordé par le Pas de la Selle, et s'apprêtent à prendre le Pas de l'Aiguille à revers. À peine le temps de s'organiser et les Gebirgsjäger sont déjà là. Les hommes s'engouffrent dans une des deux grottes qu'ils ont repérées la veille. C'est la plus petite. Pas le temps de changer. Déjà, un de leurs camarades a été abattu sur le chemin qui va de l'une à l'autre.



Le siège commence. Leur situation est désespérée, mais aucun n'envisage de se rendre. Ils savent que les Allemands ne font pas de quartier avec les « terroristes ». Pour l'instant, leurs mitrailleuses ne peuvent pas grand-chose contre les assiégés : quelques balles ricochent sur le plafond de la grotte, sans blesser personne. Les grenades à manche sont plus à craindre. Mais leurs destinataires sont vigilants, et les renvoient avant qu'elles n'exploient.

La soirée du samedi se passe dans l'angoisse. Quelques pierres jetées dehors suffisent à se rendre compte qu'une sortie serait vouée à l'échec : au moindre bruit, les fusées éclairantes illuminent la scène et les mitrailleuses commencent à crépiter. Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre, sans nourriture, et surtout sans eau.

Le lendemain matin, les Allemands mettent un mortier en batterie, au risque d'exposer ses servants. Deux ou trois tirs de réglage, et un obus frappe de plein fouet l'entrée de la grotte. L'explosion est terrible. Deux hommes restent à terre : Soulier et Ramuntcho. Leur camarade Félix raconte :

« C'est Ramuntcho qui souffre le plus. Sa plaie est vilaine à voir. La chemise gluante écartée, la peau est déchirée et soulevée, et on voit les côtes. Il perd beaucoup de sang et gémit, la poitrine oppressée. Il faut deux ou trois pansements pour recouvrir la longue blessure. Ensuite, avec précaution, des camarades le transportent au fond de la grotte, le posant le plus délicatement possible sur les quelques branches de sapin qui avaient été amenées là avant-hier, pour dormir. »



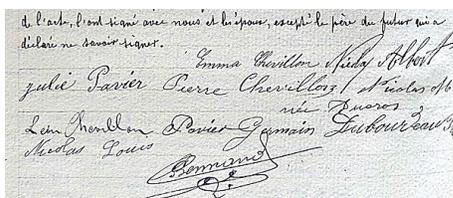
Dormir, personne n'y songe. Les deux blessés ont parfaitement compris que tout est fini pour eux. Ils souffrent et redoutent par-dessus tout d'être des fardeaux si jamais une chance d'évasion se présentait pour les autres. Entre deux gémissements, ils supplient qu'on les achève, ou qu'on leur donne un revolver pour en finir eux-mêmes. Mais Ramuntcho sait bien qu'aucun de ses camarades n'acceptera. Écoutez encore Félix.

« Ramuntcho, dont la souffrance était certainement horrible, et dont la respiration se faisait de plus en plus difficile, a pu profiter d'un moment de relâchement dans la surveillance dont il était l'objet, et il a réussi, juste avant que n'éclate la grenade, à se saisir d'un fusil, on ne sait comment. Il s'est redressé un peu, adossé au rocher, et dans un dernier effort il a pu appuyer le canon contre sa tempe. Ne pouvant arriver à la gâchette, il y a enfilé un morceau de bois, et avec son pied, probablement, il a fait partir le coup qui a dû se confondre avec l'éclatement de la grenade puisque personne n'a rien remarqué. Ramuntcho s'est affaissé sans un mot. Ramuntcho ne souffre plus. »



Il ne connaîtra plus de jours heureux. Peut-être a-t-il repensé dans ses derniers instants, à ce mariage d'octobre 1930 dans la famille de sa mère : son oncle Henri Chevillon épousait Marie Reymond. C'était moins de deux ans avant que les Chevillon ne rachètent le domaine de la Grange du Baron sur lequel la famille travaillait et vivait depuis presque un siècle.

Ramuntcho s'appelait Gaston Nicolas. Il était le fils d'Albert Nicolas de Mens, et d'Aima Chevillon. Aima? Elle-même signait Emma. Mais, c'est bien sous les prénoms d'Aima Julie que, le 26 novembre 1888, le maire Théodore Auvergne a enregistré sa naissance, déclarée par son père « Pierre Chevillon âgé de trente-cinq ans cultivateur domicilié à la Grange Bévon ferme isolée de la commune de Cornillon en Trièves ».



Albert et Emma s'étaient mariés le 26 novembre 1910: Emma avait tout juste 22 ans. Voyez les signatures au registre d'état civil. Juste en-dessous de celle de la mariée, celle de Pierre Chevillon, son père. En-dessous celle de Germain Pavier, son oncle.

Ramuntcho et tous ses camarades étaient de cette génération née au lendemain de la première guerre mondiale, marquée par le souvenir des souffrances et de l'héroïsme des poilus. Albert Nicolas, installé à Mens comme facteur, avait été appelé au 4<sup>e</sup> Régiment du Génie en 1917. Ayant largement dépassé la trentaine, il n'était pas dans une unité combattante, mais tout de même, sa section 13/2 s'était distinguée au point de mériter à deux reprises une citation à l'ordre de l'armée. Voici le début de la seconde.

« Pendant les jours critiques de juin 1918, engagée pour nettoyer un bois dans lequel l'ennemi d'était infiltré, a exécuté cette opération de main de maître sous l'énergique commandement du capitaine Durand. Puis continuant à progresser malgré les tirs de barrage a atteint l'objectif assigné et l'a immédiatement organisé, prêtant à l'Infanterie le plus précieux des concours, contribuant par sa belle endurance et sa haute valeur morale, au succès de l'opération. »





Un jeune frère d'Emma, Paul, était mort en 1915 à 21 ans ; son nom est sur le monument aux morts de la commune. Du côté de la mère d'Emma, née Julie Pavier, deux familles de cousins, une au Petit Oriol, l'autre au Grand Oriol, avaient envoyé chacune deux fils à la guerre. Joseph Pavier avait été tué en 1917. Son cousin Germain Pavier, témoin au mariage d'Emma et Albert en 1910, avait été blessé en 1918, d'une « vaste plaie au coude droit par éclat d'obus ». Croix de guerre avec étoile de bronze, médaille militaire, il s'était même vu accorder une pension.

Dans la grotte du Pas de l'Aiguille, Ramuntcho a dû se remémorer les souffrances des soldats de sa famille lors de la guerre précédente. Son sacrifice est resté une plaie ouverte pour ses parents. Albert est mort à peine deux ans plus tard. Emma, elle, n'est partie qu'en 1980. Elle n'a jamais cessé de pleurer son fils.

